

Ceux des Auberges

Organe mensuel de l'Union des Clubs de la Région Parisienne du C. L. A. J.

REDACTION-ADMINISTRATION : 67, rue Réaumur, Paris.

ET MAINTENANT ?

Nous avons tenu. C'est maintenant un fait certain.

Aux coups très durs que lui a assénés la guerre, à la mobilisation de nombreux camarades, à la réquisition de la plupart des Auberges, à tant d'autres difficultés, notre Mouvement a résisté.

Partout, les clubs se réorganisent, les sorties reprennent, l'activité culturelle se développe, la propagande même reprend. De tous côtés, la presse ajiste renaît, diminuée parfois, mais toujours vivante. La solidarité s'organise. Mais il faut éviter les illusions et regarder l'avenir en face. *Les épreuves les plus dures sont encore à venir.* Nous n'avons jusqu'à présent ressenti que l'approche de la tempête, non la tempête elle-même. La guerre totale est retardée, mais un peu plus tôt ou un peu plus tard, elle fondra sur nous. Nous pouvons la prévoir aussi sûrement que prévoit l'orage le randonneur qui, au cours d'une belle journée d'été, sent les premiers souffles du vent succéder au calme de l'air et voit de sombres nuages barrer l'horizon de l'Ouest.

S'endormir à la faveur du répit que nous vivons dans un calme trompeur, c'est, pour ceux qui sont restés à l'arrière, une lâcheté, envers ceux qui nous ont quittés une trahison.

Apprendre à voir tels qu'ils sont le présent et l'avenir, si durs que soient ces spectacles, c'est notre premier devoir.

Car le C. L. A. J. doit vivre malgré tout !

Les tâches que nous nous étions fixées à nos congrès de Suresnes et de Lille : donner des loisirs sains à tous les jeunes travailleurs, leur donner l'éducation sociale nécessaire, pour voir clair et penser libre à travers la tourmente du monde actuel, sont plus impérieuses que jamais, aujourd'hui où les jeunes des usines et des champs travaillent plus, gagnent moins, ont devant eux l'avenir le plus dur.

Profitions de ce répit qui nous est accordé avant l'épreuve finale. Aussi, pendant chaque heure qui passe, nous devons apporter une pierre à l'édifice que nous construirons capable de résister.

Chaque instant qui s'écoule est précieux, irrem-

plaçable. Perdre du temps à de vaines palabres ou à des querelles intestines était hier nefaste, aujourd'hui désastreux. Continuons, malgré tous les obstacles, dans la voie que nous nous étions tracée. C'est tous ensemble que nous devons y œuvrer. Notre collectivité ne peut vivre et se développer que par l'effort de chacun. Chaque Ajiste doit sentir peser sur lui une part de la tâche commune, n'a pas compris l'a b c de notre morale ! Ainsi que nous l'écrivait un ami de province : « *Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent.* »

Apprendre à voir clair, dans le chaos des événements actuels, à penser par nous-mêmes, malgré le pilonnage dont nos cerveaux sont l'objet de toutes parts, c'est notre premier devoir. Les nuits sont bien obscures par les temps qui courent. Celui-là qui ne connaît pas en détail le plan du pays, qui oublie à travers les mille détours du chemin l'objectif final, qui ne s'est pas muni d'une boussole à toute épreuve, est sûr de se perdre en route.

Et c'est pourquoi les tâches culturelles et d'éducation doivent prendre chaque jour une place plus importante dans nos préoccupations, dans notre activité. C'est seulement si le plus grand nombre d'entre nous acquièrent l'éducation sociale suffisante pour en pleinement comprendre la nécessité, que notre Mouvement pourra vivre. Que les conférences se multiplient à l'Union et dans les clubs, que les bibliothèques se montent, que des cours spécialisés s'organisent.

Nous n'avons résisté à la mobilisation, nous ne résisterons aux saignées successives du départ des différentes classes que si nous avons une base toujours plus large. Plus que jamais, *recrutons, allons vers les usines, vers les lieux de travail des jeunes.* Chaque Ajiste doit être un propagandiste du Mouvement, mais en même temps il nous faut envisager cette tâche centralement.

Lions-nous étroitement, de façon constante, au Ajistes mobilisés, par une correspondance

vie et par une organisation d'accueil des missionnaires. Ainsi nous aurons moins tendance à oublier la situation actuelle. Combien d'entre nous, après la visite « d'un qui revient de là-haut », ou même la lecture d'une simple lettre, n'ont pas eu honte des mesquineries auxquelles ils perdaient leur temps et n'ont pas eu conscience plus nette de leur devoir. Ce sont là des leçons irremplaçables.

Telles sont nos tâches principales ; il y en a bien d'autres encore. Mettons-nous-y avec méthode et courage.

TOUS A L'ŒUVRE !

CEUX DES AUBERGES.

CHANTONS QUAND MÊME !

LES SURVIVANTS

I

Usé, tombé à la tâche,
vaincu, tu terrasses la mort.
et tu parles des tâches
Victoire, c'est toi le plus fort (bis).

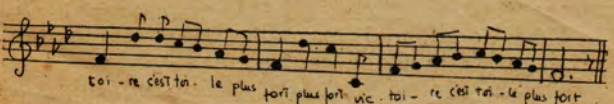
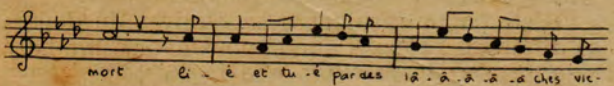
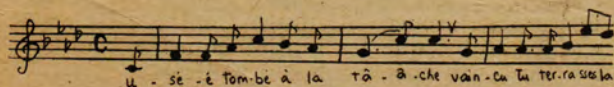
II

Sans gerbe, sans geste, sans cloche
En homme, ni pleurs, ni soupirs.
Tes vieux camarades, tes proches
Te mirent en terre, martyr (bis).

III

La terre ton lit de parade,
Un tertre sans fleur et sans croix
Ta seule oraison, camarade,
Vengeance, vengeance pour toi (bis).

Les Survivants



NÉCESSITÉ de la MÉTHODE

Nous sommes tous d'accord sur l'excellence et la nécessité des techniques : nous savons que pour camper, varapper, piloter un canoë sur une rivière difficile, même nettoyer rapidement une vaisselle abondante et comportant des marmittes « attachées », il faut appliquer des principes et pratiquer une série de procédés, dont l'ensemble se complète et constitue une technique. Or, la méthode n'est qu'une hyper-technique fondée sur l'expérience des techniques et dont les lois sont applicables à chacune de celles-ci.

Sans méthode, les œuvres humaines, en général, et nos tâches, en particulier, ne peuvent se développer harmonieusement et efficacement ; il sera possible d'obtenir des résultats, mais isolés et moindres, un rendement, mais inférieur et heurté ; souvent, au cours du travail, il faudra revenir en arrière pour réparer les omissions et les erreurs commises ; on développera excessivement tel point, on négligera plus ou moins tel autre ; on perdra même de vue, parfois, le but principal pour bifurquer inconsciemment vers un objectif secondaire et, en tout cas, l'on risquera beaucoup de tomber dans les divergences de vues et les disputes stériles.

Or, une méthode suppose d'abord un sérieux et une volonté durables, c'est-à-dire indépendante des humeurs et des circonstances individuelles. Donc, bien déterminer le but et choisir les dirigeants et les exécutants, non pas parmi les beaux parleurs, mais parmi ceux qu'on sait qualifiés par leur caractère et par leur connaissance du travail à entreprendre.

Ensuite, il faut tenir compte de quelques principes absolument généraux qui sont presque plus de la morale que de la pratique : ne rien promettre, ne rien annoncer, non seulement qu'on ne soit certain de tenir (et ici, attention : on ne peut être certain de quelque chose et s'y tromper ; certitude ne veut dire ni vérité, ni raison), mais surtout « qu'on ne tiendra ». Cela entraîne divers corollaires : arriver à l'heure, ne parler qu'à son tour et ne pas partir avant la fin dans les réunions, ne jamais manquer un rendez-vous qu'on a accepté, etc., toutes choses reconnues, mais dont on a le tort de s'affranchir au gré de ses commodités personnelles. C'est peut-être ce paragraphe qui est le plus important et qui constitue l'essence même de la méthode, parce qu'il comporte l'adaptation à la réalité des choses et l'observation de l'ordre.

J'ajouterai enfin, spécialement à l'adresse des jeunes et des milieux populaires, qu'il leur manque parfois, je ne dirai pas une qualité, mais une acquisition bourgeoise : savoir travailler avec discernement. Ceux qui sont, comme on dit, des intellectuels, sont surpris de voir la somme de connaissances assimilées par leurs camarades manuels, mais doivent aussi constater les « trous » chez ceux-ci ; ce qui est frappant, par exemple, c'est une instruction déjà notable affaiblie par un manque d'esprit critique et de choix. Je crois donc qu'une des premières choses à faire, dans ce domaine, pour un jeune qui veut jouer un rôle de responsable, est d'apprendre à travailler, à savoir consulter avec fruit un index de bibliothèque ou une table des matières, à dégager la partie qui l'intéresse, sans négliger les parties connexes, mais sans aller toujours jusqu'à avaler le tout.

En somme, je conseillerais de faire précéder l'action, dont les jeunes sont souvent prodigues, par l'observation et la réflexion, puis de ne s'y livrer que dans l'ordre et la méthode. On est souvent obligé de faire autrement, me dira-t-on, et d'aller au plus pressé. Sans doute, pour le temps présent ; mais, tout en pourvoyant aux tâches urgentes actuelles, il faut se préparer à accomplir mieux encore, parfaitement si possible, les tâches futures. Croyez-en un qui regrette de n'en avoir pas eu toujours le loisir et qui, pour avoir voulu faire ici figure de moraliste, ne s'en sent pas plus fier pour cela !

Collin DELAUAUD.

PROPOS DE L'AJISTE SOLDAT

LOISIRS et CULTURE

La dernière formule :

« le camping-guerre »

Quelque part en France, entre Rhin et Moselle, on en parle. Dame, il y a tant de campeurs parmi nous, et puis la Nature n'est-elle pas toujours la Nature, même lorsqu'on est revêtu d'une tenue kaki ?

Notre camarade Gitenet nous le dit bien dans le numéro de novembre du Cri des Auberges :

« Je vous écris sur une caisse de conserves dans mon « bureau » qui est un aimable trou de « terre et feuillage » creusé par une main d'ex-campeur. »

Ah ! ces bureaux de style rustique et campagnard.

Et cet aimable trou « terre et feuillage ! »

Le rêve, quoi !

Pourtant l'ami Gitenet n'a pas tout vu. Qui décrira la poésie des feuillées en plein air ! planches de bois blanc et posées à bord franc.

Avec eau courante.

Celle des nuages, bien sûr !

Au fond, tout n'est qu'une simple question d'adaptation.

Vous rappelez-vous cette histoire de l'âne, qui s'adaptait chaque jour à manger moins ? Jusqu'au jour de sa mort.

Le jour précisément où l'adaptation l'avait conduit à ne plus manger du tout.

On se lave quand on peut, comme on peut.

La crasse, ça tient chaud. L'hiver surtout. Qui chantera le los de l'homme couvert de barbe ?

Qui ?

Puis dormir en plein vent n'est-ce pas, au fond, le bivouac ?

Pauvres campeurs, qui roupillez sous l'Itisa ou la Canadienne, et qui ne connaissez pas la joie de rêver aux étoiles.

La rosée du matin, sur le coin de la gueule, c'est le bonjour de l'Univers.

« T'as le bonjour », m'a dit l'autre matin un « ex-campeur ».

Par exemple, les soirs sont durs.

Heureusement, l'ex-campeur du bataillon (pas le cycliste) a suggéré l'autre jour de faire un feu de camp.

Ça nous a valu une copieuse engueulade du commandant :

« T'as de ballots, nous allons nous faire repérer. »

Commandant, vous avez raison.

Là, où « l'ex-campeur » a été ravi, c'est quand on aperçut la boîte de singe, vivre de réserve.

Hélas ! défense d'y toucher.

Mais lui, il rêve déjà au moment où, armé de son ouvre-boîte perfectionné avec rétroviseur (il l'a fabriqué avec un bout de fer et un miroir trouvés quelque part en France), il la pourfendra sans douleur...

Dans la tranchée, où l'eau arrive jusqu'aux chevilles, l'ex-campeur s'est creusé une vaste baignoire.

Quelle ingéniosité, diantre !

D'autant que nous n'avons pas été fâchés de lui refiler notre part de flotte.

Sur son harmonica, il s'entraîne à jouer la Madelon.

La deuxième voix, s'entend.

Comme ça les heures sont moins longues.

Si un jour ça finit, l'ex-campeur aura l'impression d'avoir perdu quelque chose de ce qui faisait sa valeur individuelle.

Sacré boute-en-train !

Il y a comme ça des boute-en-train dont on voudrait pouvoir botter le train.

L'AJISTE SOLDAT.

Commission Culture et Loisirs

La Commission a groupé à chaque réunion une vingtaine de camarades, leur activité a déjà donné de nombreux résultats.

LA CHORALE, où une quinzaine de copains travaillent déjà, bien décidés à profiter le plus possible des leçons de Dina et de Sacha, qui se dévouent sans compter. Quelques compositeurs se sont révélés. Les réunions ont lieu tous les mardis soirs, de 20 à 22 heures. Nous refaisons un pressant appel à tous les Ajistes de la région parisienne pour qu'ils viennent de plus en plus nombreux.

LES CAUSERIES : le 4 décembre, au Foyer, conférence sur « La Nature », par Dussauze ; nous étions environ cinquante à écouter avec intérêt l'exposé, presque un long poème, d'un grand ami de la nature.

Plusieurs autres conférences ont été décidées :

« Qui a fait la Révolution française de 1789 ? » ;

« La Nation française devant l'Europe » ;

« La Convention et le problème du pain. »

Elles auront lieu successivement le premier lundi de chaque mois, à 21 heures, au C. C. I.

LA BIBLIOTHEQUE, au C. C. I.

Nos ressources étant limitées, nous avons tout d'abord besoin de l'apport en livres d'un grand nombre de camarades, ensuite nous avons décidé de nous limiter au début dans la constitution de quatre cycles de livres, c'est-à-dire :

1° Voyage et tourisme. — Livres sérieux, pas de brochures, des cartes. Mettre à jour la carte des Auberges, des itinéraires ;

2° Histoire. — Histoire générale. Etre moderne et objectif.

Cette bibliothèque devra également comporter un fichier qui guidera les copains.

3° Economie. — Il s'agit d'ouvrir et d'alimenter les discussions avec une évidente objectivité. Amener des articles de journaux, de revues.

4° Arts et musique. — Biographies et histoire de l'Art. Des titres de disques, de bons enregistrements, expositions de peinture ; nous en garderons les témoignages dans la bibliothèque.

LE CERCLE DE CINEMA présente en janvier, au Musée de l'Homme, une série de séances et festivals très intéressante. Nous nous mettrons en rapport avec lui pour le prix des places. Egalement avec l'A. P. A. M. (Association Populaire des Amis des Musées), qui reprend son activité.

Le 7 janvier, une sortie interclub sera faite au Musée des Arts et Traditions populaires. Tous les renseignements seront affichés au C. C. I.

D'autres projets sont en voie de réalisation. Une Section d'Echecs, dont les cours ont lieu le dimanche après-midi.

Nos réunions ont lieu tous les vendredis soir, à 21 heures.

CONCERT DE DISQUES

Une expérience réussie, encourageante ; tel fut notre premier concert de disques.

Un aménagement meilleur de la salle permettra de créer une atmosphère plus favorable pour écouter de la musique ;

— Un « ampli » sera monté sur le phono ;

— Une courte causerie préliminaire sera faite.

A ce second concert, présenté par Rosette et consacré à Beethoven, nous entendrons entre autres : la 1^{re} Symphonie ; la Sonate à Kreutzer, exécutée par Cortot et Thibaud ; la Sonate en sol majeur, interprétée par Kreisler et Rachmaninoff.

Je crois donc inutile d'insister et je suis, cette fois, persuadée qu'un important auditoire d'Ajistes se trouvera au Foyer, au jour dit et à l'heure dite.

ESTHER.

MUSÉE NATIONAL
DE L'ÉDUCATION

38.03/2009.115.99

Préhistoire de la classe ouvrière

Les faits sociaux qui se déroulent sous nos yeux deviennent chaque jour plus complexes, plus contradictoires. Il faut, pour les comprendre, une méthode sans cesse plus souple et plus acérée. A étudier les problèmes de l'histoire, on doit apprendre non seulement la science des grandes généralisations théoriques, telles que le matérialisme dialectique de Marx, mais aussi à restituer à chaque événement d'un passé lointain ou immédiat sa physionomie propre, à dégager ses traits particuliers, à reconstituer par la pensée le déroulement concret de l'histoire, et par là, mieux comprendre l'histoire concrète qui se fait devant nous. L'histoire ne peut pas être seulement une science de cabinet, elle doit être active, militante, connaissance du présent comme du passé ; elle ne peut pas être le fait des seuls « spécialistes » ; elle est un devoir de tous ceux qui pensent que l'homme peut et doit intervenir dans l'évolution de la société.

En abordant brièvement ici la « préhistoire de la classe ouvrière » nous voudrions précisément montrer comment l'histoire du passé peut nous enseigner et la nécessité des grandes généralisations et celle des nuances et des évolutions contradictoires. Quoi de plus tentant que d'assimiler le compagnon du ^{xix}^e siècle à l'ouvrier du ^{xx}^e, de ne pas voir entre eux d'autre différence que celle de leurs outils ? N'est-il pas facile et même profitable, de chercher à éclairer, par des analogies empruntées à l'histoire sociale de notre époque, les luttes, les conflits, les combats du passé, qui nous resteraient sans cela incompréhensibles, faute d'une documentation suffisante ? Mais le danger de cette méthode serait de prendre ces analogies pour des identités profondes, de croire que ce sont les mêmes problèmes qui se posaient il y a quinze siècles et aujourd'hui et d'en déduire quelques conclusions désabusées sur l'éternel avenir d'esclavage de la classe ouvrière, sur l'impossibilité pour elle d'aboutir par ses luttes à autre chose qu'à une amélioration partielle et temporaire de son sort. Il y a ainsi certaines interprétations « marxistes » de l'histoire qui ne sont que de décentes justifications du pire immobilisme et ne servent qu'à justifier l'exploitation de l'homme par l'homme jusqu'à consommation des siècles.

Limites

Le terme « préhistoire de la classe ouvrière » doit marquer que dans une période qui s'étend approximativement jusqu'au début du ^{xix}^e siècle, bien qu'il existe déjà des ouvriers libres, non serfs, il n'existe ni un facteur ouvrier autonome intervenant dans le déroulement de l'histoire, ni, parmi les ouvriers de plus en plus nombreux, une conscience de la communauté de leurs intérêts. Non seulement les ouvriers n'interviennent ni directement ni même indirectement dans le déroulement de l'histoire, mais encore il n'existe pas une classe ouvrière, parce qu'il n'existe ni conscience d'intérêts communs, ni même, effectivement, le plus souvent, communauté d'intérêts immédiats.

Si l'on fait abstraction pour le moment de la survivance jusqu'au Moyen Age, de modes antiques de production qui ont quelque analogie avec l'industrie capitaliste, on peut faire commencer cette préhistoire du travail au ^{xix}^e siècle, c'est-à-dire à l'époque même où on a voulu voir le premier épanouissement de la bourgeoisie dans le mouvement communal. A vrai dire, le mouvement d'émancipation des villes n'est qu'un aspect d'un phénomène bien plus vaste, qui apporte des « libertés » aussi bien aux serfs des campagnes qu'aux citadins, qui ne sont d'ailleurs pour la plupart que des paysans mal dégrossis ; à vrai dire aussi les habitants des bourgs forment moins une classe qu'un agglomérat indifférencié de marchands, d'artisans et de semi-paysans.

Du serf à l'ouvrier libre

Cette masse indifférenciée se distingue pourtant de la paysannerie serve. D'abord par ses occupations ; ensuite par son statut social. La première époque féodale connaissait, comme la Russie du début du ^{xix}^e siècle, les ouvriers serfs, qui ne se distinguaient des paysans serfs que par leurs occupations. Des capitulaires de l'époque carolingienne ordonnent que chaque ferme royale ait dans son personnel de bons ouvriers : forgerons, char-

rons, orfèvres, tailleurs, potiers, charpentiers... (1) Ces ouvriers sont astreints, comme tous les serfs, à faire « tout ce qu'on leur commande » en échange de leur subsistance. Mais de même que la servitude agraire, encore proche de l'esclavage au ^{xiii}^e siècle, se limite de plus en plus à des redevances fixes en travail et en nature, et laisse le serf « libre » de gagner sur sa terre sa propre subsistance, de même les ouvriers reçoivent des libertés qui leur permettent, soit de pouvoir travailler à leur compte, moyennant une redevance fixe en travail pour leur seigneur, soit de recevoir un salaire fixe — en nature ou en argent — en échange du travail qu'ils fournissent pendant toute l'année. C'est ainsi qu'apparaissent les ouvriers « libres ». Ce sont encore des serfs, mais leurs conditions de travail sont réglées par contrat.

On trouve mention de tels ouvriers libres dans des textes dès le ^{ix}^e siècle ; mais il faut attendre le ^{xii}^e siècle, pour que le phénomène prenne un caractère massif. Les raisons de ce développement sont extérieures à l'industrie naissante. Citons parmi les principales le retour à la stabilité politique en Europe Occidentale avec la fin des grandes migrations de peuples (conquête de l'Angleterre par les Normands, 1066), l'introduction de la traction animale dans l'agriculture, la reprise des échanges commerciaux avec l'Orient, à la suite de la conquête arabe. Ces faits aboutissent à une espèce de réveil économique de l'Europe Occidentale : « Sur les confins du monde Occidental, colonisation des plateaux ibériques et de la grande plaine au delà de l'Elbe ; au cœur même du vieux pays, les forêts et les friches incensamment grignotées par la charrue ; dans les clairières ouvertes parmi les arbres et la brousse, des villages tout neufs s'agrippent au sol vierge ; ailleurs, autour des sites d'habitat séculaire, l'élargissement des terroirs, sous l'irrésistible pression des essarteurs ». (2).

(1) F. Thibault. La condition des personnes en France du ^{ix}^e siècle au mouvement communal.

(2) M. Bloch. La Société Féodale.

(A suivre).

MARCEL.

Un abonné vaut deux lecteurs

As-tu pensé à renouveler ta carte du C. L. A. J.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom Prénoms

Adresse

.....

déclare souscrire un abonnement de 1 an pour 10 francs à « Ceux des Auberges ».

SIGNATURE :

Adressez le montant de l'abonnement à la rédaction de « Ceux des Auberges » 67, rue Réaumur, Paris (2^e)

Le Gérant : CHIROLE.

IMPRIMERIE DE LA PRESSE

16, rue du Croissant, Paris (2^e)

E. DELION, Imprimeur